

FAIT FAIT D'HIVER

D'en haut de la tour je regarde les flocons de neige tomber. Petits barreaux blancs qui font partie de l'hiver. En fait d'hiver, c'en est tout un: il neige depuis deux mois ! Tous ces flocons doivent bien pénétrer la terre jusqu'à la pulpe. Nous aurons un beau printemps c'est certain. Minuit ! L'heure du break pour les femmes de ménage qui travaillent place Bonaventure. Je peux enfin prendre le temps de balancer le tuyau de l'aspirateur sur mon épaule, d'enligner les flocons de neige qui glissent sur l'air. Dès que j'en tiens un dans ma ligne de tir, je fais pow! pow! pow ! Incertitude totale quant à la justesse de mon tir puisque de toute façon, ils tombent. Ce n'est plus un fusil, c'est une mitrailleuse que je tiens. Je vais descendre toute la tempête. Je tire dans le tas taratata! Une rafale pour ma mère Alice! Une rafale pour ma grand-mère Louisa! L'hiver au poteau d'exécution. Maudit hiver!

Minuit! Permission patronale de prendre mon break, d'essuyer la face-la-fatigue. Je commence à travailler à six heures du soir place Bonaventure. Et jamais sur le même plancher. Oui, oui, je sais, plancher est un anglicisme, le grand linguiste de la grosse presse l'a dit, mais ici on travaille à la planche et c'est assez rare que notre dos pis notre tête dépassent le niveau de la vache qui broute. Je disais donc, jamais

sur le même plancher. N'allez surtout pas penser que le patron est un humaniste et qu'il veut nous offrir un peu de diversité! Non, en fait il pense que nous sommes toutes des voleuses et qu'en nous changeant tous les soirs d'étage, nous n'aurons pas le temps de planifier le hold-up de la décennie. Tout le monde le sait, les femmes de ménage sont toutes des gangsters avec des cerveaux comme des computers.

Il me reste deux heures à faire. Maudit hiver, c'est à cause de lui que je travaille une troisième nuit ici. c'est à cause de lui que ma voisine de palier de la rue Saint-André a décidé de partir dans le Sud pour un mois. Je travaille à la place Bonaventure parce que ma voisine de palier, celle qui me prête ses gros souliers fourrés,

Mais lui, le patron, il vient pour salir! Il te jette un seul coup d'oeil et tu te sens devenir une motte de poussière.

part pour la Floride dans moins d'une semaine. Quand elle sera partie, l'hiver sera toujours là mais moi je n'aurai plus de souliers. Quand j'ai un rendez-vous important, je lui téléphone ou bien je cogne à sa porte : « Demain, peux-tu me prêter tes souliers fourrés? » Des fois, je fais une réservation : mercredi prochain à sept heures? Elle dit oui, mercredi prochain à sept heures ! Elle dit toujours oui parce que je crois bien que ma voisine de palier aime les femmes, les artistes et les chats. Cet hiver, elle n'a qu'une paire de souliers fourrés parce qu'elle a décidé de mettre de l'argent de côté pour passer un mois dans le Sud avec son amie de fille. Alors, quand je lui emprunte ses souliers, je sais bien que forcément elle doit passer la soirée à la maison. • Ca fait rien, dit-elle, ça me fait plaisir, et puis tu sais, quand ma journée est faite... Quand tu partiras, laisse ta porte ouverte. Comme ça, s'ils s'ennuient, tes chats viendront me visiter! »

A cause des souliers fourrés, elle m'a prévenue à l'avance de son départ. Puis, l'amie d'une amie de ma voisine de palier m'a trouvé cet emploi. Je n'avais pas le choix, j'ai accepté après avoir fait un calcul rapide: je faisais cinq nuits à la place Bonaventure et je pourrais m'offrir une paire de souliers fourrés aussi confortables que les siens.



Minuit dix, place Bonaventure. Ce soir je suis au douzième plancher. Je déprime. Dire que je pourrais être chez moi en train de dessiner ou de commencer une fresque. Dire que je pourrais être à l'intérieur de ce désir qui me tient lieu de chauffage central, de nourriture, depuis trente-six mois. Shit! Mais je n'ai pas le choix, la semaine prochaine, j'ai rendez-vous dans une galerie. Ils vous regardent beaucoup les pieds, dans les galeries. Si je m'amène là dans mes gougounes japonaises en caoutchouc de Hong-Kong étiquetées Kresge, ça risque d'influencer à jamais leurs jugements sur mes oeuvres. Faut quand même pas être maso ! Faut mettre le maximum de chances de son côté, non? Déjà que je ne me cache pas d'être une femme, ce qui m'enlève toute chance d'être estampillée géniale et méconnue; que ça crée des interférences du maudit dans «ma carrière».

Minuit dix! Je devrais être au troisième sous-sol avec les autres à boire du café, à jaser. Mais je n'aime plus le café depuis deux jours et pour être franche, je ne peux pas supporter les visages, les corps fatigués des autres femmes de ménage. Avec le patron, nous sommes une grosse douzaine à nous partager les étages de la tour Bonaventure. Mais lui, le patron, il vient pour salir ! Il te jette un seul coup d'oeil et tu te sens devenir une motte de poussière. Son regard te fait pauvre. J'ai dû rêver, mais il est déjà minuit vingt ! Il faut que je continue. Je passe la nuit à torcher l'ennemi de la femme de ménage : le meuble tubulaire-vitré-chromé. Le pire! Si tu laisses une seule paire d'empreintes digitales là-dessus, tu as l'air de faire de la provocation.

Je commence d'abord par passer l'aspirateur sur les tapis, dans les cendriers, surtout ne pas oublier de traîner ma guénille mouillée sur toute la surface des bureaux des chefs, de dépoussiérer l'inévitable cadre contenant inévitablement la photo de l'épouse et des enfants de chacun des chefs. C'est obligatoire, c'est inscrit en lettres de feu dans la charte des femmes de ménage : ça et puis de vider les corbeilles à papier. Quand tu en as vidé une, tu te rends compte que c'est un euphémisme. C'est poubelle qu'il faudrait dire! Celles des secrétaires sont définitivement côté jardin avec plein de coeurs de pomme, de branches de céleri, de pelures d'orange, des tonnes de papier, de brouillons, quelques kleenex tachés de rouge à lèvres. Celles des chefs sont côté ruelle, cendre de cigare, revues de cul, capotes anglaises, crachats et autres érections achevées. Les poubelles des chefs débordent de certitudes et à force de les vider, d'en curer le fond, d'en cureter la surface interne, d'éponger toutes sortes de suintements cérébraux, tu déduis que le seul plaisir licite c'est celui de salir et de jeter. Quand j'entre dans un nouvel espace avec le gros chariot qui contient tout mon attirail, la première chose que je fais après avoir allumé le plafonnier, c'est de regarder

Si je m'amène là dans mes gougounes japonaises en caoutchouc de Hong-Kong étiquetées Kresge, ça risque d'influencer à jamais leurs jugements sur mes oeuvres.

der ce qu'ils ont accroché sur les murs. Dans l'ensemble, les paysages et les natures mortes l'emportent à vingt contre un. Mais il m'arrive de rencontrer un Picasso, toujours d'avant le cubisme, un Matthieu. Hier soir, exceptionnellement, un Emily Carr, « Le village des chats » que ça s'appelait, et ça débordait d'humour et de bonheur. En général, les paysages et les natures mortes me donnent mal au ventre. Des artistes qui peignent comme Guy des Cars écrit, je trouve que ça coupe les ponts entre le quotidien et l'imaginaire. Bien sur, ils ont du souffle ! Mais on n'écrit pas. on ne peint pas avec ses naseaux.

Minuit trente! Je branche l'aspirateur, je jette un coup d'oeil sur les murs : au fond l'aperçois un Miro qui palpite, qui danse. Plus loin, un Riopelle. Je continue mon exploration et je découvre un autre tableau, juste au-dessus d'une filière. Celui-là, c'est un Marchessault!

L'électro-choc ! Comme un écran de feu, puis une nébuleuse tombante. Instantanément j'ai eu toute la biographie de mon tableau dans la gorge, à quelle heure je l'avais commencé, l'état de mon esprit, les vibrations de ma mémoire, les béatitudes de ma main quand j'en avais capté le premier scintillement. Il me semble que j'ai regardé ce tableau comme jamais je n'ai regardé un de mes tableaux. Après, je me suis assise et j'ai pleuré. Mais pas longtemps, juste le temps de voir mes verts, mes bleus, mes ocres virer au rouge, à coup de couteau, hémorragie, la nuit est blanche jusqu'au dehors!

J'ai tout laissé là, le gros chariot, les brosses, les guénilles et j'ai pris l'ascenseur avec l'aberration de la situation. Nous sommes descendues jusqu'au troisième sous-sol. Quand il nous a vu entrer, le patron est passé de l'air méprisant à l'air horrifié, qu'est-ce que je fais là, il n'est même pas une heure du matin, est-ce que je serais malade, ici on travaille ou bien on reste chez soi! Monsieur le boss, je m'en vais, je pars, je mets mon manteau, ma tuque, mes souliers fourrés, je retourne dans mon atelier me refaire une santé, rayez-moi de votre liste !

Quelques jours plus tard, j'ai reçu mon chèque de paie par le courrier. Avant de

partir, ma voisine de palier m'a confié ses plantes vertes pis le gros catalogue automne-hiver de Simpson pour que je puisse commander mes souliers fourrés par téléphone. Mes revenus réduits de moitié, j'ai commandé les moins chers. Quand je marche longtemps ils me font mal au talon mais ils me suffisent pour mettre de la distance entre certaines gens et moi. L'aberration de la situation, elle, je n'a jamais réussi à la distancer : il me faudrait des bottes de sept lieues!

Hier, j'ai reçu une carte de ma voisine de palier. Elle m'écrit qu'on gèle à Miami, que le soir pour sortir, elle met encore ses souliers fourrés pis son gros manteau.

JOVETTE MARCHESSAULT
Montréal

Ce texte a déjà été publié en septembre 78 dans La Nouvelle barre du jour.